

AUX AVANT-POSTES

COMÉDIE EN UN ACTE.

ONHET, Georges (1848-1918)

1883

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Novembre 2017

AUX AVANT-POSTES
COMÉDIE EN UN ACTE.

de Georges OHNET

1883

PERSONNAGES

DIANE DUCHESSE DE BLIGNY, jeune veuve.
GASTON DE BLIGNY, capitaine à Royal-Dragon.

*La scène se passe au chapitre noble des Dames de
Sainte-Croix, à Anthoin, la veille de la bataille de
Fontenoy, 10 mai 1745.*

AUX AVANTS-POSTES

Le théâtre représente un salon. Au fond, une porte. A droite, un cabinet. À gauche, en pendant, la fenêtre. Sur un guéridon, un souper préparé.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, elle entre par le fond en costume de voyage, et parle à la cantonade.

Venez me prévenir sitôt que la voiture
Que j'attends sera là.

En scène.

La fâcheuse aventure !

Hier, je vais à Tournay pour activer le gain
D'un procès que depuis des mois je suis en vain,
5 Je vois mon procureur, je ranime son zèle,
Il m'atteste le ciel que la partie est belle...
Près des juges je fais sonner mon nom bien haut,
Je les trouve galants... Bref, tout va comme il faut !
Je reviens au couvent... Hélas ! Quelle arrivée !
10 Depuis le grand matin, ma tante s'est sauvée
Avec tout son chapitre noble, au premier bruit
Que les Anglais avaient marché, pendant la nuit,
Sur Fontenoy, pour y présenter la bataille.
Je trouve le tourier que la terreur travaille,
15 Et par lequel je peux péniblement savoir
Qu'en voiture on me doit venir chercher ce soir...
Et j'attends.

Elle fait deux pas vers la porte et se trouve près du guéridon.

Mais que vois-je ?... Une table servie...
Bon ! De mon estomac, ma tante se soucie
Malgré tout ! Je sens là sa bienveillante main !...
20 Ce souper aura tort, vraiment, je n'ai pas faim !

Allant à une chiffonnière.

Voyons, si dans l'ardeur de ce départ rapide
On a dans mes tiroirs avec soin fait le vide...

Elle ouvre un tiroir.

Tout est en place !... À temps, j'arrive, par bonheur
Pour sauver mes bijoux des mains d'un maraudeur !

Elle ouvre un autre tiroir.

25 Mes lettres ! Vous aussi vous m'êtes précieuses,
Reliques des amours faites silencieuses
Par la mort !

Elle lit.

C'est du Duc de Bligny, mon époux...
Ô vieillard respecté comme un père, il m'est doux
De conserver en moi vivante et vénérée
30 La mémoire des soins dont tu m'as entourée,
Et je n'y puis penser, sans qu'un regret pieux
Ne me fasse monter des larmes plein les yeux...

Continuant à chercher, et à ouvrir ses lettres.

De Jeanne de Mercoeur, ma compagne d'enfance,
Que dit-elle ?

Elle lit.

« Ma chère Diane, le roi a relevé le duc de Bligny de ses
fonctions de gouverneur de la Martinique... Et enfin te
voici de retour en France. Mais que me racontes-tu ? À
peine arrivée à Paris, déjà une aventure ?... Ce bal, ces
insolents qui à l'adri de leur déguisement te poursuivent.
Ce jeune homme qui intervient. Cette provocation, ces
roses dérobées à ton corsage et reprises à la pointe de
l'épée. Tout cela est surprenant, mais moins encore que
ce galant cavalier conservant son masque avec
obstination, tout en te faisant la cour. Je ne veux pas te le
dépoétiser, mais il faut qu'il soit singulièrement laid !...
Enfin il a fui à minuit sonnante comme Cendrillon. Tu ne
le reverras jamais sans doute...Qu'importe donc que tu ne
connaisses pas son visage... Puisqu'il n'a pas vu le tien....
»

Six mois sont passés, et j'y pense!

Prenant des fleurs dans le tiroir.

35 Non ! Ce bouquet conquis bravement et rendu
D'une tremblante main, je ne l'ai point perdu !
Ses fleurs n'ont pas gardé leurs senteurs embaumées,
Leurs corolles se sont languissamment fermées,
Mais, pour moi, cent fois mieux qu'en leur fraîcheur d'un jour
40 D'elles s'exhale encore un doux parfum d'amour !
D'ici, dans un instant, je vais partir sans doute,
Chères fleurs, gardez-moi des périls de la route,
Restez là sur mon coeur...

La lettre qu'elle vient de lire glisse à terre.

Allons ! Cherchons encor...
D'où me vient ce billet à l'ambre, et timbré d'or ?

Elle lit.

« Mademoiselle, vous allez devenir ma tante. C'est trois
cent mille livres de rente qu'il m'en coûte... mais n'allez
pas croire que j'en garde rancune à vos seize ans. Je n'ose
espérer que mon oncle puisse faire votre bonheur, mais je
vous prie de ne rien négliger pour assurer le sien. C'est le

seul voeu de celui qui met a vos pieds ses souhaits les plus dévoués. Gaston, marquis de Bligny, cornette à Rooyal-Dragon. »

45 Quelle franchise on sent sous cette étourderie !
Accepta-t-on jamais qu'un oncle se marie,
Vous ruinant d'un trait en signant le contrat
D'un esprit plus joyeux et d'un coeur moins ingrat ?
Il me plaît ce Gaston... Je voudrais le connaître...

Elle va a la fenêtre.

50 Mais le temps fuit... J'attends et ne vois rien paraître...
Cette voiture est lente à venir... Ah ! Je crois
Qu'on m'appelle. j'entends marcher !... Et cette fois...

UNE VOIX, derrière la porte, avec l'accent de la terreur.

Madame la duchesse !... Ah !

On entend un bruit confus qui se rapproche peu à peu.

DIANE, inquiète.

Pourquoi ce cri d'alarmes ?...

Elle va à la porte.

55 Quelle est cette rumeur subite ?... Et ce bruit d'armes ?...
Que se passe-t-il donc ici ?

Elle souffle vivement les lumières et se cache dans le cabinet à droite.

GASTON, dans la coulisse.

Muselez-le, s'il crie, avec un fort bâillon...
Tenez-le bon !

SCÈNE II.

GASTON, seul. il entre, un large manteau sur les épaules, tenant de la main droite un pistolet, et de la gauche une lanterne de voiture avec laquelle il s'éclaire. Son sabre traîne.

Personne !... La maison est tout à fait déserte !

Il ouvre la fenêtre et parle et la cantonade.

Dragons, vous malmenez ce drôle en pure perte,
Il dit vrai, le logis est vide... Sur-le-champ
60 Qu'on le relâche, il est plus bête que méchant !
Vous, Monsieur de Civrac, chargez-vous des vedettes...
Recommandez-leur bien de demeurer muettes
Et de ne point bouger, car nous ne sommes pas
Éloignés des Anglais de plus de cinq cents pas !
65 Qu'on ne tire qu'en cas d'attaque violente...
C'est bien compris ?... Allez ! Et garde vigilante !...

En scène.

Comment diable ce point n'est-il pas occupé ?
Monsieur de Cumberland n'a pu s'être trompé
Sur sa grande importance... Et si c'est par méprise
70 Qu'il est libre, il nous faut craindre quelque surprise...
Dormons les yeux ouverts...

Il déboucle son ceinturon et pose son pistolet sur la cheminée, il voit la table préparée avec un en-cas.

Hein ! Un souper servi ?
Ce flambeau fume encore. quelqu'un se cache ici!

Il reprend ton pistolet, court au cabinet, en tire Diane par le bras sans la regarder.

Un geste et je tue !...

DIANE, épouvantée.

Ah !... Par grâce...

GASTON, étonné.

Une femme !
Deux couverts à la table... Eh ! Je crois, sur mon âme,
75 Que je viens de troubler un rendez-vous galant !
Pardieu ! C'est l'amoureux qu'il me faut maintenant

DIANE, se remettant et avec dignité.

Vous vous trompez, monsieur, je suis seule. et Française!
Éloignez vos soupçons. Il n'est rien qui me plaise
Plus que votre présence. Et contre le danger
80 Vous allez, en restant ici, me protéger.

GASTON, avec beaucoup de respect.

Madame, j'obéis, ne soyez plus en peine
Excusez-moi, je suis un simple capitaine,
Qui prépare, en faisant ce soir un coup de main,
La part qu'il devra prendre au combat de demain.

DIANE, effrayée.

85 Quoi ! La bataille est-elle à ce point imminente ?...

GASTON.

Oui, Madame.

DIANE, a part.

Mon Dieu ! Que la voiture est lente !

GASTON.

Madame, quand je suis entré, n'alliez-vous pas
Souper ?... Je ne veux point troubler votre repas...
Je me retire...

Il fait une fausse sortie.

DIANE, l'arrêtant.

90 Non ! Monsieur, c'est inutile !...
Dans un instant, je vais partir, gagner la ville.

GASTON.

Quoi ! Vraiment, cette nuit et sans avoir soupé ?

DIANE, souriant.

Je n'ai plus d'appétit, la peur me l'a coupé.

GASTON, étourdiment.

Vous êtes bien heureuse !...

DIANE.

95 Eh ! Mais, vraiment, j'y pense,
Vous n'avez pas, Monsieur, mes motifs d'abstinence,
Et peut-être.

GASTON, souriant.

Oh ! Peut-être est de trop !

DIANE.

Excusez-moi... À mon tour...

GASTON, gaiment.

J'y suis tout prêt !... Mais en retour,
Ma satisfaction s'en trouvera complète,
Faites-moi la faveur...

DIANE.

De ?

GASTON, avec hésitation.

De me tenir tête !...

Vivement.

Ne fût-ce qu'un instant !

DIANE, interdite.

Monsieur...

GASTON, gracieusement.

Vous fais-je peur ?

DIANE.

100 Non certes !

GASTON, joyusement.

Aux avant-postes !... Point de censeur !
Point d'indiscrets ! Laissez-moi mon rêve d'une heure,
Ne me refusez pas ?... Puisqu'en cette demeure,
Au lieu de ces périls dont j'étais anxieux,
J'ai encontre votre sourire et vos beaux yeux,
105 Puisqu'au lieu des senteurs de la poudre qui grise
J'ai trouvé d'un souper tout prêt l'odeur exquise,
Laissez-moi, jouissant de cet heureux hasard,
Satisfaire à la fois ma bouche et mon regard !

DIANE, à part.

Après tout, je le dois, puisqu'il est mon convive...

Haut.

110 Soit donc !

À part.

En attendant que la voiture arrive !

GASTON, doucement.

À la fin du souper, si je vous fais la cour,
Ne vous offensez pas de mes propos d'amour,
Peut-être que demain, une balle ennemie
Saura mettre bon ordre à ma galanterie !...

DIANE.

115 Quel horrible présage ! Il n'y faut point penser !

GASTON.

Un sourire de vous suffit à le chasser.
Tenez ! Je vois tout rose, et d'honneur, je vous jure,,
Ce qui m'est arrivé ce soir est de nature
À faire regretter la vie amèrement...

DIANE, le menaçant du doigt en souriant.

120 Ah Nous ne sommes pas même au commencement.
Du souper, et déjà...

GASTON.

C'est juste ! Alors à table !

Regardant la table servie.

Cet ordre de bataille est vraiment admirable !
Ce pâté prend des airs de bastion !... Il faut
Pour me faire la main que je lui donne assaut !

Il ouvre le pâté et en offre à Diane.

125 Un peu, de grâce,... pour compléter la partie...
Sans cela vous allez troubler ma modestie...

DIANE, tendant son assiette.

Allons !

GASTON.

Bravo !

Il mange.

Ce sont des petits ortolans...
Manger fort délicat et des plus succulents...
-Vous y reviendrez... Mais, vous êtes mal à l'aise
130 Avec ce lourd chapeau de voyage qui pèse
Sur votre front...

Il se lève, s'approche et lui enlève son chapeau.

Souffrant... C'est fait ! Il est ôté !

DIANE, souriant.

La bonne camériste !

GASTON, debout.

Oh ! Quelle obscurité !
Ne vous semble-t-il pas ?...

DIANE.

Vraiment, cela vous gêne ?

GASTON, très sérieusement.

Pour vous voir.

Il allume les candélabres.

DIANE.

Pour si peu vous prenez tant de peine ?

GASTON, très sérieusement.

135 Mais j'irais détacher pour voir votre beauté
Les étoiles d'argent de ce pur ciel d'été !

DIANE, le menaçant du doigt.

Ah ! Nous ne sommes pas à la fin...

GASTON.

Oui ! J'avance,
C'est vrai ! Mais d'être exact accordez-moi dispense,
Ou bien j'abrègerai ce souper si discret
140 Au risque d'en garder un éternel regret.
Voyez quelle veillée adorable et bénie
Le hasard est vraiment un Dieu qu'on calomnie,
Il sera désormais, par moi, toujours fêté...
Et je veux commencer par boire à sa santé !
145 Que disent ces flacons ?

Il se lève.

C'est le moment critique !
Du noble châtelain de ce manoir antique
Nous allons par son vin, dans un instant, pouvoir
Juger quel est le goût, et quel est le savoir.

[Il] débouche.

DIANE, étonnée.

150 Un châtelain, Monsieur, quelle erreur est la vôtre ?
Cette grave demeure où vous êtes, n'est autre
Qu'une sainte abbaye, un tranquille couvent !

GASTON, avec calme. Ôtant un bouchon.

En vérité ! Ma foi, l'on m'a conté souvent
Que dans tous les couvents la cave est sans pareille.
Nous allons en juger, cela tombe à merveille !

DIANE, à part.

155 Si ma tante l'abbesse à l'esprit pudibond

Me voyait attablée en face d'un dragon...
Quels bras au ciel !

Dragon : Dans l'ancienne armée, nom d'une cavalerie légère qui combattait tantôt cheval, et tantôt à pied. [L]

GASTON, versant le vin.

Sur moi, ne soyez pas en reste ?...
Vous direz votre avis...

Il goûte.

Du chambertin ! Ah ! Peste !
Le vin aimé du roi !... Le cellier a du bon !...

À Diane.

160 Une dernière grâce, et faites-moi raison ?

DIANE, levant son verre.

Monsieur, je suis Française, et bois à la victoire !

DIANE et GASTON, se levant ensemble.

À la victoire !

GASTON.

À vos beau yeux.

DIANE.

À votre gloire !

GASTON.

Ah ! Vous m'ordonnez là de vaincre ou de mourir...
Mais, pardieu, nous vaincrons ! Et je veux revenir
165 Porter au sommelier mon compliment sincère !

DIANE, riant.

Et si vous rencontrez l'abbesse ?

GASTON, avec inquiétude.

Elle est sévère ?
Bah ! Demain j'aurai vu des chocs plus sérieux !
Et si l'abbesse veut me faire les gros yeux...
Je lui fais les yeux doux, lui conte une folie,
170 Et pour peu qu'elle soit jeune et surtout jolie
Comme vous... Je l'enlève !

DIANE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! Juste ciel !
Enlever noble dame Agathe de Mériel !...

GASTON, étonné.

Madame de Mériel ?

DIANE.

Oui !

GASTON.

Presque une parente !
Nous sommes alliés !...

DIANE.

Par qui donc ?

GASTON.

Par ma tante !...
175 Vraiment, c'est curieux ! Je suis chez elle ici ?

DIANE, soucieuse.

Votre tante ?

GASTON, gaiment.

Sans doute ! Une Mériel aussi,
De l'autre branche... et qui n'est pas octogénaire,
Car elle a dix-neuf ans cette tante bien chère !

DIANE, troublée.

Bien chère ?... Vous l'aimez, je le vois, de tout coeur ?

GASTON, étourdimement.

180 Je ne la connais pas ! Quand mon oncle eut l'honneur
De greffer cette fleur sur notre souche antique,
Je me battais, en Flandre... Elle, à la Martinique
Partait, quand je revins... Le sort mal disposé
Nous a fait faire ainsi, toujours chassé-croisé....
185 Je dis qu'elle m'est chère... en ce qu'elle me coûte
Cent mille écus de rente !...

DIANE, avec effort.

En vérité ?

GASTON.

Sans doute!
Mon oncle de Bligny, dont j'étais l'héritier,
Lui donna par contrat son héritage entier.
Mais, baste ! Il ne faut pas se plaindre d'une femme !
190 Et demain, voyez-vous, ou j'aurai rendu l'âme,
Ou serai colonel !

DIANE, à part.

Que mon coeur est troublé !

GASTON, doucement.

Mais vous ne mangez plus ?... J'aurais bien appelé
Un dragon pour servir, mais je me faisais fête
De vous rendre ces soins, moi-même, en tête-à-tête.

DIANE, après nn temps.

195 Donc, vous êtes, Monsieur, le marquis de Btigny?.

GASTON, riant.

En personne ! Un illustre inconnu !

DIANE.

Que nenni !

GASTON, surpris.

Quoi ! Vous me connaissez ?

DIANE, sérieuse.

Beaucoup !... De renommée !...

GASTON, inquiet.

Par qui faite.

DIANE.

Une amie intime et très aimée.
Armande de Beauval...

GASTON, gaiement.

Armande ? Pauvre enfant !
200 Donnée en mariage à ce vieux Vilmorant,
Un maître sot, doublé d'un intraitable avare...
Vilain ! L'air d'un vieux bouc !... Et j'ai, mérite rare,
Parfait la ressemblance !...

DIANE, baissant la tête pour rire.

Oh !

GASTON, vivement.

Vous avez raison !
Je m'égare, et vous traite un peu trop en garçon.

DIANE, avec curiosité.

205 Aux avant-postes ! Bah ! Vous êtes excusable !
Alors ?...

GASTON, avec une confusion feinte.

Eh bien !... Oui !... Mais le plus invraisemblable.

DIANE, riant.

Vous lui fûtes fidèle ?

GASTON, étourdiment.

Oh non !... quand je dis non !...

J'ai tort... et cependant....

DIANE.

Quelle confusion !

GASTON, plus sérieux.

Vous allez me comprendre. Il faut d'abord vous dire,
210 Que si je ne suis pas, devant votre sourire,
Devenu fou de vous, c'est qu'il est en mon coeur
Un souvenir duquel nul attrait n'est vainqueur...

Diane fait un geste, Gaston poursuit avec un ton tout à fait grave.

C'est celui d'une femme ardemment adorée
Qui, comme un doux rayon, dans ma vie est entrée,
215 Et qu'ainsi j'aimerai follement jusqu'au jour,
Où je mourrai du mal que me fait mon amour !

Diane fait un geste de surprise.

Je vous étonne, moi dont les gaités frivoles
S'épanchaient à l'instant en joyeuses paroles !
Je ne suis pas de ceux, n'est-ce pas, qu'on dirait
220 Marqués du sceau fatal d'un éternel regret.
Je ris, j'aime le bruit, les chants, et l'on m'admire !...
Si l'on savait combien de pleurs sont sous ce rire,
Si l'on pouvait savoir, sous ces bruyants éclats
Combien mon âme est triste et mon esprit est las...
225 On verrait que ma joie est la lutte insensée
Entreprise par moi pour dompter ma pensée !

DIANE.

Vous n'êtes pas aimé ?

GASTON, avec un sourire triste.

J'ose à peine avouer
La vérité. J'ai l'air de vouloir me jouer...

DIANE, avec intérêt.

Dites...

GASTON.

Celle que j'aime... Elle m'est inconnue !
230 Pendant une heure, hélas trop courte, je l'ai vue...
Et quand je dis j'ai vu... Je me vante et j'ai tort,
Car elle était masquée !

DIANE, avec un tressaillement. À part.

Oh ! Ciel !

GASTON.

Mais sa voix d'or
Qui m'est allée au coeur comme un chant de sirène,
Sans cesse en moi résonne, adorable et sereine...
235 Elle me suit, je crois la retrouver partout.

Et tenez ! Vous allez me prendre pour un fou,
Mais je vous écoutais me parler tout à l'heure
Et vous aviez sa voix !... Ce n'était qu'un doux leurre,
Et pourtant j'oubliais dans cette volupté
240 Les amères douleurs de la réalité.

DIANE.

Mais si vous n'avez pu distinguer son visage,
Elle a pu voir le vôtre au moins ?...

GASTON.

Pas davantage !
J'étais alors en Flandre avec mon régiment.
J'apprends qu'on donne un bal à travestissement
245 Chez monsieur de Beauval. De voir Armande avide,
Sans la permission je pars à toute bride.
Je risquais follement ma vie et mon honneur ;
J'étais, quittant l'armée, un simple déserteur...
250 Mais à vingt ans ! Je mets un masque pour paraître
À ce bal sans que nul puisse me reconnaître,
Et dans les fleurs, au bruit des danses, je la vois
Pour la première, hélas, et la dernière fois !

DIANE, à part, avec une vive émotion.

Plus de doute ! C'est lui ! Dieu ! S'il allait apprendre...
Exalté comme il l'est !..

Écoutant et allant à la fenêtre.

255 Enfin ! Je crois entendre
Une voiture...

GASTON, étonné.

Vous me faites souvenir...
Quand nous sommes entrés, nous avons vu venir
Une berline vide... étroitement fermée...
J'ai même pris en main sa lanterne allumée,
Afin de m'éclairer dans ce logis obscur...

DIANE, avec inquiétude.

260 Ah mon Dieu !... Mais est-elle encore là ?

GASTON.

J'en suis sûr.

DIANE.

Mais pourquoi ne m'avoir pas dit ?...

GASTON.

En conscience
J'ignorais le motif de votre impatience !
La voiture depuis deux heures vous attend...

DIANE.

Quel contre-temps fâcheux !

Elle remet son chapeau.

GASTON, avec surprise.

Vous partez ?

DIANE.

À l'instant !

GASTON.

265 C'est dangereux ! La route est pleine d'embuscades
D'où l'on peut vous tirer de bonnes mousquetades.
Vous risquez de tomber aux mains des ennemis.
Restez !

Mousquade : Plusieurs coups de
mousquets tirés à la fois ou
continûment par des gens armés. [L]

DIANE, avec fermeté.

Je dois partir, monsieur, je l'ai promis !

GASTON, s'inclinant.

Soit ! Mais au moins souffrez que je vous reconduise.

DIANE, vivement.

270 Non certes !

À part.

De mes gens je crains quelque sottise.

GASTON, ému lui tendant la main.

Adieu ! Le souvenir de ces instants trop courts,
Est, croyez-le, gravé dans mon coeur pour toujours.

DIANE, à part, s'arrêtant très émue.

Ah ! Le quitter ainsi, lorsque la mort, peut-être...

GASTON, la voyant hésiter.

Restez !

DIANE, avec force, à part.

Mon lâche coeur ne sera pas le maître !...

Haut.

275 Adieu !

Elle sort vivement.

SCÈNE III.

GASTON, seul. Il reste un instant silencieux, puis avec tristesse.

Me voilà seul ! C'est bizarre, vraiment,
Mais je viens d'éprouver comme un déchirement
En la voyant partir si vite ! Ah ! Tête folle !
Il semble qu'à plaisir vraiment, je me désole !

Il marche avec agitation.

280 Mais ! J'ai beau raisonner !... Amant mystérieux
D'une femme qui s'est dérobée à mes yeux,
Je n'en puis rencontrer une et la trouver belle
Sans me dire aussitôt : Ne serait-ce pas elle ?
Allons ! N'y pensons plus ! Arrangeons-nous ici
Pour dormir.

Il s'assied.

Si l'Anglais le permet

Il voit la lettre que Diane a laissé tomber à sa première scène, il la ramasse.

285 Une lettre ?... Sans doute, à ma charmante hôtesse...
Qui vient de l'oublier... Qu'est ceci

Il lit l'adresse.

De Bligny... Madame la duchesse

Étonné.

Ça ! Je rêve éveillé !

Il relit.

Et si fou que je sois je sais lire mon nom ! Ma foi non !

Avec éclat.

Alors j'ai fait la cour à ma tante en personne

Avec stupeur.

290 Ah ! Maugrebleu, Marquis, cette aventure est bonne !...

Avec gaieté.

Comment ! C'est la duchesse... à qui...

Il éctate de rire.

Quelle idée aura-t-elle été prendre de moi ? Bon ! Par ma foi,

Tenant machinalement la lettre entre ses doigts.

Si je lisais ?... Oh !...

Avec un air dégagé.

Bah ! Quel crime est-ce commettre,
Que, de tante à neveu, parcourir cette lettre ?
295 Lisons !...

Avec une grande agitation.

Que vois-je ? Et quel vertige me saisit ?
Ce bal !... Ces fleurs !... Mon rêve est tout entier ici !...

Agitant la lettre avec joie.

Celle que j'aime existe et je suis sur sa trace !...
Dans mon esprit troublé le doute obscur s'efface,
Je ne suis pas le plus infortuné des fous,
300 Et je vais donc pouvoir tomber à ses genoux !
Ah ! Que je suis heureux !

Il s'arrête subitement.

Mais, c'est ma tante ! Ah ! Diable ?
J'oubliais ce détail...

Il reste pensif, puis avec rage.

Destin impitoyable !
Vas-tu donc me poursuivre avec acharnement ?

Il s'assied découragé, puis relevant la tête.

Au fait mon oncle est mort, et moi je suis vivant !
305 Faut-il donc m'immoler sur sa tombe fermée ?
Ah ! Non !

Avec extase.

Elle était là, ma douce bien-aimée,
Sereine, et rayonnant l'éclat de ses vingt ans...
Ah ! Lorsque poursuivi par des rêves ardents,
Devant mes yeux passait son image indécise,
310 Jamais je ne la vis plus chaste et plus exquise !
J'oublie en un moment, par la joie enivré
Les jours où j'attendais, les nuits où j'ai pleuré

Fusillade dans la lointain.

Allons ! Bon ! Je planais dans un ciel sans nuage...
Revenons sur la terre...

La fusillade redouble.

Eh Mais le feu fait rage...
315 C'est sérieux !... Ah ça ! Marquis, soyons prudent ;
It n'est plus question de mourir à présent !

Il prend son sabre et sort en courant.

SCÈNE IV.

DIANE, entrant par la porte de gauche ; elle tombe éperdue sur un siège.

On se bat ! Il me semble en sinistres rafales
Entendre à mon oreille encore siffler les balles...
Que je viens d'avoir peur, mon Dieu !...

Écoutant.

Le feu s'éteint...
320 Les détonations se perdent au lointain.
L'attaque a, par nos gens, été très bien soutenue !

Elle se lève.

Et voilà près de lui que je suis revenue,
M'échappant d'un danger soudain et menaçant,
Pour tomber dans un autre, au moins aussi pressant !...
325 Ah ! Qu'importe !... Je sens que la raison est vaine,
Un charme irrésistible à ses côtés m'enchaîne...
Et je jouis déjà du plaisir de pouvoir,
Inconnue à ses yeux, lui parler et le voir !
330 Mais malgré tout, il faut, à tout prix, qu'il ignore
Qui je suis !...

On entend marcher.

Le voici !

Portant le main à son coeur.

Folle ! Je tremble encore !

SCÈNE V.

Diane, Gaston, entrant vivement.

GASTON.

Fausse alerte.

Il la voit, à part.

Elle !

Haut.

Vous madame !

DIANE, à part.

Il s'est troublé.
Il est devenu pâle, et sa voix a tremblé !

GASTON, la dévorant des yeux. - Doucement.

Eh bien ! Vous le voyez, mon conseil était sage,
Et vous n'avez pas pu découvrir un passage.

**DIANE, pour se donner une contenance assurée,
parlant vite.**

335 Nous venions de partir, et nous allions grand train,
Je l'avais ordonné, pour gagner du terrain...
Quand un gros d'éclaireurs accourt et nous arrête...
Leur chef nous dit : « Battez promptement en retraite,
Car vous allez ainsi tout droit aux ennemis ! »
340 À cet ordre aussitôt nous nous montrons soumis,
Et nous nous décidons à prendre la traverse...
Nous faisons deux cents pas... Soudain, comme une averse,
Les balles en sifflant pleuvent de tous côtés.
Nous tournons... Les chevaux par la peur emportés
345 S'élancent au galop, et plus morte que vive
Ici, d'où je venais de m'éloigner, j'arrive.

Un temps. - Gaston s'avance lentement et silencieusement.

Diane interdite.

GASTON.

Que voulez-vous, Monsieur ?

GASTON.

Ah ! M'approcher de vous,
Commè pour prier Dieu, me mettre à vos genoux,
Et jouir longuement, ivresse sans seconde,
350 Du bonheur de vous voir et d'oublier le monde.

Diane fait un mouvement.

Ne vous éloignez pas, madame, par pitié !...

DIANE, gravement.

Je vous ai témoigné de la franche amitié...
Parce que, malgré moi, je me trouve recluse,
En abuserez-vous ? Vous seriez sans excuse !
355 Et dans le camp anglais j'irais me rejeter
Pour voir si, mieux qu'ici, l'on m'y sait respecter !

GASTON.

Non ! Restez ! Votre voix me charme et m'ensorcelle !...
Croyez-moi, si l'amour dans mes yeux étincelle,
Mon coeur, où vous réglez souveraine, est rempli
360 D'un respect dévoué dont je n'ai point l'oubli.
Hélas, si vous saviez quand vous êtes partie,
Quelle douleur profonde en moi j'ai ressentie !
Avec vous, ce séjour me semblait enchanté...
Votre départ a fait soudain l'obscurité.
365 Et voyant tout glacé comme un foyer sous flamme,

J'ai compris qu'avec vous vous emportiez mon âme...

DIANE, très émue.

Taisez-vous!

GASTON, se rapprochant.

Attristé de mon rêve perdu
Je reviens... Je vous vois ! Mon bonheur m'est rendu !
C'est bien vous ! Et fermant les yeux, je puis entendre
370 Résonner votre voix, qui sait si bien me rendre
Le riant souvenir du plaisir d'un moment,
Dont mon cœur a gardé l'exquis enivrement.
À cette illusion adorable je cède,
Celle que j'aime est là, j'entends, je la possède...
375 Et vers la vision alors je tends les bras,
En m'écriant : C'est vous ! C'est bien vous, n'est-ce pas ?
Le voile qui couvrait mon regard se déchire !
Oui, c'est bien vous, enfin

Il s'agenouille devant elle.

Ah ! Laissez-moi vous dire,
À vos pieds, tout l'amour en mon cœur enfermé...
380 Laissez-moi me bercer de l'espoir d'être aimé !

DIANE, lui abandonnant ses mains.

Mon Dieu ! Sa douce voix me pénètre et m'enchanté,
Et j'entends dans mon cœur ma jeunesse qui chante,
Comme un oiseau des cieux qui fête le printemps,
L'ineffable et charmant éveil de mes vingt ans !
385 Eh ! Bien ! Oui ! C'était moi ! Je ne veux plus me taire,
Car je souffrais autant que vous de ce mystère...
Et, puisque cet aveu doit vous rendre au bonheur...
Soyez heureux ! Je m'en remets à votre honneur !

Elle se détourne en rougissant.

GASTON, transporté. Doucement.

Ah ! Ne rougissez pas ! Vous n'avez rien à craindre,
390 Il suffirait d'un mot de vous pour me contraindre
Moi, dont l'unique joie est de vous adorer
À m'éloigner d'ici sans même murmurer.
Saintement je vous aime, et fantaisie étrange,
Moi qui longtemps ai cru que vous étiez un ange,
395 Il me semble, en voyant votre exquise beauté,
Que vous vous rapprochez de la divinité !

DIANE.

Ah [!] Que n'en ai-je, au moins, la suprême puissance.
Je vous protégerais !... Mon cœur glacé, d'avance
En pensant aux dangers que vous allez courir,
400 Dans l'épouvante et dans l'effroi se sent mourir !...

GASTON.

Ah ! Gardez vos beaux yeux souriants et paisibles...
Mon bon ange étendra ses ailes invisibles
Sur mon front, si pour moi vous implorez les cieux.

DIANE, lui tendant les fleurs fanées.

405 Reprenez ce bouquet fané, si précieux !
'De mon sincère amour pour vous qu'il soit le gage...

GASTON.

Je le mets sur mon coeur et demain je m'engage
À vous le rapporter intact et glorieux !

On entend le canon au loin.

DIANE, avec effroi.

Mon Dieu !

GASTON, ouvrant la fenêtre, le jour paraît.

C'est le canon qui tonne furieux...
C'est l'appel du combat !

DIANE.

410 C'est le signal des larmes !
Dieu de bonté daignez favoriser nos armes...
Et de mon bien-aimé détournez le trépas !

GASTON.

Quand on a tant d'amour au coeur, on ne meurt pas !

Il a'étance an dehors, en lui faisant avec la main 'jn signe d'adieu.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].